

Fiction

Numéro 101, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (101), 16–26.

fiction

Claude Vaillancourt
RÉVERSIBILITÉ
 Triptyque, Montréal, 2005,
 251 p. ; 20 \$

Émilien Charles, un poète arrogant, est décidé à revoir Julie, une pianiste québécoise qu'il a connu en France il y a plusieurs années. Le Parisien débarque donc à Montréal, quelques indices en poche. D'abord lancé sur la piste d'une autre Julie Tremblay, le jeune homme multiplie les tentatives afin de retrouver la musicienne qui a brièvement traversé sa vie. Au fil de ses recherches et de ses conversations avec des gens qui ont connu cette pianiste de grand talent, Émilien découvrira que la vie n'est pas réversible, et qu'il est parfois impossible de racheter le passé.

Le professeur, romancier, essayiste et musicien Claude Vaillancourt livre, avec *Réversibilité*, son quatrième roman. Correctement écrit et, de façon générale, bien mené, cet ouvrage réserve toutefois peu de surprises à son lecteur. Alternant entre les narrateurs et les époques (Émilien, aujourd'hui ; Julie, il y a six ans), *Réversibilité* se veut le récit d'une « touchante histoire d'amour ». Si, tout au long de son ouvrage, l'auteur s'attarde à brosser le portrait des principaux protagonistes, il ne réussit cependant pas à montrer en quoi la liaison du poète et de la pianiste a été marquante, ni de quelle façon cette brève et inachevée relation peut s'avérer touchante.

En bout de parcours, plusieurs éléments affaiblissent effectivement la portée du récit, que les premiers chapitres laissaient pourtant croire prometteur. Entre autres maladresses,

les motivations passées d'Émilien demeurent obscures ; les sentiments de Julie pour Reinhardt, son premier amant parisien, semblent nettement plus réels et authentiques que ceux qu'elle aurait éprouvés pour le poète ; les brusques changements survenus dans la vie récente de la jeune femme apparaissent plus ou moins fondés ; enfin, le jeu autour de la notion de miroir, qui traverse tout le roman, manque de force pour s'avérer convaincant. Bref, avec *Réversibilité*, Claude Vaillancourt semblait avoir dressé la table pour un savoureux repas ; or, le lecteur repart malheureusement non rassasié du banquet auquel il a été convié.

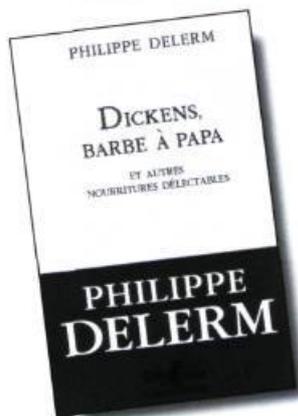
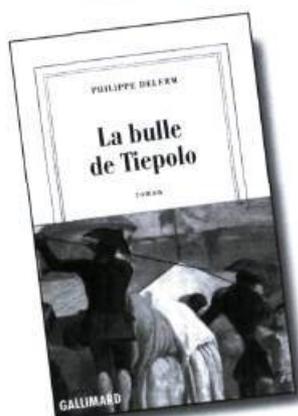
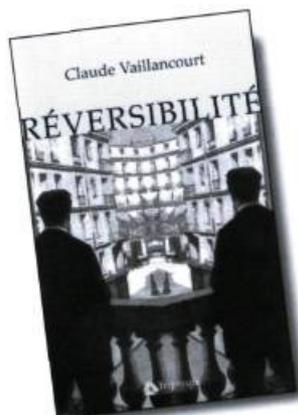
Véronique Pepin

Philippe Delerm
DICKENS, BARBE À PAPA
ET AUTRES NOURRITURES
DÉLECTABLES
 L'Arpenteur, Paris, 2005,
 106 p. ; 18,75 \$

LA BULLE DE TIEPOLO
 Gallimard, Paris, 2005,
 120 p. ; 19,95 \$

Le nouveau recueil de textes de Philippe Delerm – curieusement présenté sous l'appellation *recits* – s'inscrit dans la poursuite du répertoire des plaisirs oubliés, voire perdus, entrepris avec la publication de *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. En exergue, une phrase d'Étienne de La Boétie annonce le propos, comme un menu que l'on nous tend avec un sourire de connivence : « J'aime ce qui me nourrit : le boire, le manger, les livres ».

Le premier texte, « Purée vivante », tire lentement de l'oubli le plaisir que suffisait à



faire naître la seule vue d'une purée de pommes de terre onctueuse lorsque, enfant, on en déposait une assiette devant soi. Le plaisir est ici indissociable du souvenir qui l'évoque. Philippe Delerm en retrace chacun des éléments, de l'étalement du journal pour éplucher les pommes de terre jusqu'au dessin des légères stries que l'on traçait à la pointe de la fourchette sur sa portion

avant d'en savourer la première bouchée. La notion de première fois revêt pour Philippe Delerm une importance quasi symbolique, intrinsèquement associée au plaisir épicurien dissimulé dans le plus petit geste du quotidien. Ailleurs, le plaisir s'affranchit de la mémoire, se livre seul, sans artifice. Philippe Delerm évoque l'image d'un père dont la vie entière se pliait aux diktats du devoir et des responsabilités. Aujourd'hui enfermé dans la maladie d'Alzheimer, il a perdu le contrôle sur sa vie, sur sa mémoire, et n'est plus en mesure d'opposer au plaisir le renoncement convenu. À l'infirmière qui lui tend un verre de grenadine il répond simplement, après avoir porté le verre à ses lèvres : « C'est bon ». La douce revanche du plaisir est entièrement contenue dans ces deux mots, c'est bon, deux mots qui n'avaient jusque-là jamais fait partie du vocabulaire du père.

Les trente-quatre textes regroupés ici n'ont pas tous le même pouvoir évocateur, la même intensité, mais tous rappellent à leur façon que le plaisir est là, sous nos yeux, au bout de nos doigts, et qu'il nous appartient de le goûter pleinement.

Le dernier roman de Philippe Delerm emprunte un tout autre registre. *La bulle de Tiepolo* nous plonge au cœur des interrogations liées à la création littéraire et picturale, à la fois sous l'angle de la forme et du contenu, et des motivations inhérentes à la démarche de création. Critique d'art, Antoine Stalin aperçoit un jour dans la boutique d'un brocanteur une toile dont la facture lui rappelle celle de Matisse, de Bonnard, de Vuillard. La toile représente deux femmes assises sur un sofa, dont l'une est nue. Intrigué, il cherche à obtenir des renseignements sur le peintre, mais doit se rendre à l'évidence : il s'agit de l'œuvre d'un inconnu. Au moment où il quitte les

lieux, regrettant déjà de ne pas s'être porté acquéreur de la toile, une jeune femme, Ornella Malese, entre dans la même boutique et, à la vue de la signature au bas de la toile, achète le tableau. Débute entre les deux personnages un chassé-croisé qui plonge le lecteur au cœur d'une enquête (quelle est l'identité du peintre ? quelles sont les motivations qui poussent Antoine et Ornella à tenir tant à cette toile ?) dont les motifs véritables s'avèrent rapidement d'une autre nature : que retient-on d'une œuvre ? le sujet revêt-il davantage d'importance que la facture ? et le style en littérature ? un auteur est-il avant tout reconnu pour son écriture ou parce qu'il traite de sujets qui sont au goût du jour ? Ornella, qui vient de voir son premier roman couronné d'un succès inespéré pour une première publication, craint que la critique n'ait été sensible qu'à la surface des choses, à l'histoire racontée, et non pour ce qu'elle juge essentiel : l'écriture elle-même. « Elle n'avait pas imaginé ce genre de réussite. Elle rêvait de reconnaissance littéraire, et voilà qu'elle était promue au rang de phénomène sociologique. On lui prêtait une éthique zen, on essayait de l'enrôler dans un courant de mode où les gourous du bonheur avaient soudain la parole. » Le même genre de préoccupations hante Antoine qui, depuis qu'il a perdu les êtres qui lui étaient chers, consacre sa vie à l'étude de l'œuvre d'un peintre. D'autres questions surgissent : l'art peut-il racheter la vie ? s'y substituer ?

Philippe Delerm ne formule aucune réponse, se contentant ici de sonder les exigences liées au travail de création, d'interroger les motivations sous-jacentes aux œuvres, la réceptivité et l'impact qu'elles connaissent. Si *La bulle de Tiepolo* nous laisse avec davantage de questions que de réponses, le questionnement

Haïti

La carrière d'Edwidge Danticat va bon train : à 36 ans, cette Haïtienne qui habite aux États-Unis depuis un quart de siècle compte déjà à son actif plusieurs titres (romans et nouvelles) qui ont été loués tant par la critique américaine qu'européenne. Son dernier roman, *Le briseur de rosée*, devrait connaître le même succès que les publications précédentes car l'auteure a l'étoffe d'une grande romancière. Dans ce roman bien ficelé, Edwidge Danticat met en scène des personnages blessés qui tentent de rassembler leurs souvenirs fissurés, pour le meilleur... et pour le pire.

L'artiste Ka, qui signifie « bon ange » en créole, a immortalisé son père dans une sculpture. Au cours du voyage qu'elle fait avec lui pour livrer l'œuvre à une actrice célèbre, son père, incapable d'accepter l'hommage que lui rend sa fille, lui révèle un lourd secret de sa vie passée dont témoigne encore et toujours une profonde balafre sur sa joue.

Dans un chassé-croisé de réminiscences, Edwidge Danticat raconte entre autres l'histoire d'un jeune homme de dix-neuf ans

qui, un jour, décide de se joindre à la grande famille des miliciens. « On lui avait fourni une carte d'identité, un treillis d'uniforme bleu indigo, un chapeau mou, un pistolet P38 et le privilège de marcher au pas dans tous les défilés des jours fériés nationaux. » Commence alors pour lui la carrière de tortionnaire qui, sous Duvalier, ouvre la porte à toutes sortes de privilèges.

Voilà un roman intéressant et troublant sur une époque qui n'en finit plus de finir. Un témoignage des atrocités passées dont l'évocation, malheureusement, ne semble pas guérir les hommes. Et se pose ici encore avec acuité la question déconcertante du rachat et du pardon.

Sylvie Trottier



Edwidge Danticat

LE BRISEUR DE ROSÉE

Trad. de l'anglais par Jacques Chabert

Boréal, Montréal, 2005, 277 p. ; 24,95 \$

est ici formulé avec un soin qui est source de plaisir en soi. Cela vaut bien des réponses.

Jean-Paul Beaumier

Gil Courtemanche

UNE BELLE MORT

Boréal, Montréal, 2005,

213 p. ; 22,50 \$

Du Courtemanche à son meilleur. Le registre, pourtant, diffère de ce qu'offrait *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Autant la dimension internationale occupait l'avant-scène dans la terrible évocation du génocide rwandais, autant *Une belle mort* se fait intimiste, familial, traversé de confidences chuchotées d'une génération à l'autre. Dans les deux cas, c'est cependant de mort qu'il s'agit. À Kigali, elle frappait à la machette et estropiait à défaut

de toujours tuer des milliers d'humains. Cette fois, Gil Courtemanche cherche, à l'échelle familiale, ce que vaut la vie si elle n'est que l'antichambre de la mort. Est-ce respecter la vie que de gâcher les derniers mois du vieillard tyrannique ? Est-ce tuer que de laisser le père insupportable s'empiffrer de tout ce qui est savoureux et... lourd de cholestérol ? Quand la descendance se partage en « médicaux » et en « bouddhistes », dans quel camp se réfugie la vie ?

Le personnage de la mère n'en finit plus de surprendre et d'émouvoir. Elle n'est pas résignée, mais mesurée. Sa gestion des crises préfère l'érosion aux éclats. Quand on la croit dépassée par l'impatience vaguement meurtrière du fils et du petit-fils, elle rebondit en rappelant sans jeter les hauts cris que ce

qui reste de la vie appartient encore à celui qui la vit. Ce qui débutait en remontrance tourne à la connivence.

À l'autre extrémité du parcours humain, c'est l'enfant qui explique à son oncle l'écoute qui fait la force des grands-parents. « C'est peut-être parce qu'ils n'ont plus de vie que celle des autres les intéresse. Les parents, eux, parlent. »

Dans un style élégant qui fait coexister le détachement et l'émotion, le sourire et le trait, la pudeur et la totale honnêteté, Gil Courtemanche exprime le quotidien des grands déchirements et des repères fondamentaux : la famille, l'amour, le contrôle, la liberté... « Pourquoi mon mari ne veut pas mourir, dit la mère, même si la vie est un calvaire pour lui ? Pourquoi je ne veux pas mourir, même si je suis tellement épuisée, telle-

fiction

ment fatiguée ? Parce que nous avons peur, même nous, les bons catholiques, qu'il n'y ait plus rien après. Bon, je l'ai dit. » Le livre aussi dit les choses. Magnifique.

Laurent Laplante

Alexandre Laferrière
POUR UNE CROÛTE
Triptyque, Montréal, 2005,
120 p. ; 19 \$

Paquin et son ami Jérémy N., alias Baquet, sont deux incorrigibles paresseux dont la « jeunesse se sauve ». Pour eux, la belle vie consiste à boire de la bière, à travailler le moins possible et à baiser dès que l'occasion se présente. Lorsque Paquin se rend en Europe, où il espère pouvoir suivre ce programme, les compères gardent contact par correspondance. Les lettres qu'ils échangent pendant quelques mois constituent la première partie de *Pour une croûte*. Le voyage de Paquin se déroule si bien qu'il se fait une blonde, une Hongroise nommée Véra, sa « seule botte en deux ans ». Il la suit dans son pays, où elle habite un « shack » qui tombe en ruine et qu'elle lui demande de réparer.

Paquin convainc Jérémy de venir le rejoindre en Hongrie pour l'aider dans les travaux de rénovation. Ils seront donc bientôt trois à partager une vie de misère. Malgré le petit boulot que les deux amis dénichent, leurs chapardages et les emprunts qu'ils font, ils se retrouvent souvent avec à peine de quoi survivre. Véra est de plus en plus exaspérée. Elle l'exprime à son *chum* – qu'elle appelle Corvette, allez savoir pourquoi – dans le français qu'il lui a enseigné : « You don't do

anything fuck. Tu restes assis sur foufounes. Who's gonna pay the phone bill, the electricity bill ? Corvette, listen to me ! Tu vas retrousser tes hanches ! Quand toé rote bouche ouverte, ça met moé beau joual vert ».

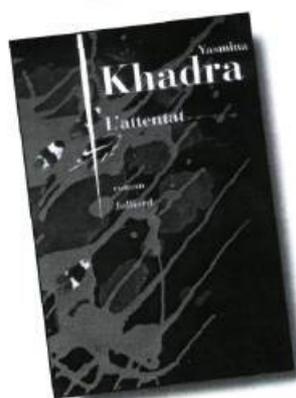
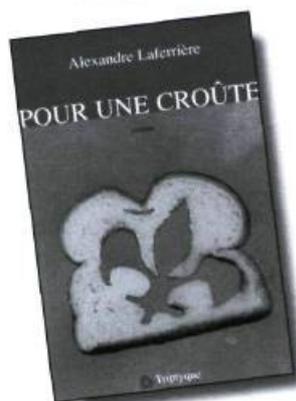
Malgré tout, on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine sympathie pour Paquin et Jérémy. En somme, Alexandre Laferrière réussit parfaitement bien à dépeindre la vie peu reluisante et sans grand espoir que mènent les deux comparses. Vie que Véra en vient à partager, par la force des choses. *Pour une croûte* représente en somme le sentiment de profonde impuissance que peuvent ressentir, face à la vie, certains êtres laissés-pour-compte. Il est même difficile de décider si la fin s'ouvre sur une certaine lueur d'espoir ou sur un avenir encore plus désespérant.

Gaétan Bélanger

Yasmina Khadra
L'ATTENTAT
Julliard, Paris 2005,
268 p. ; 29,95 \$

Œuvre d'un auteur algérien qui écrit sous le pseudonyme de Yasmina Khadra, *L'attentat* porte sur la crise identitaire du peuple palestinien privé de ses terres et réduit à un état de dénuement national, et sur les attentats kamikazes qui ont déchiré ce territoire. Le récit s'ouvre sur la disparition de l'épouse d'un chirurgien arabe naturalisé israélien. Elle prit l'autobus un matin pour se rendre chez sa grand-mère et l'on retrouva son corps déchiqueté sur la scène d'un attentat kamikaze.

La vie du héros bascule soudainement et il cherche à percer le secret de cet acte



incompréhensible, le signe qui aurait pu en être l'annonciateur. Il entre alors dans le monde de la filière terroriste des kamikazes pour qui le sacrifice de leur vie paraît être la seule rédemption. Comme le narrateur lui-même, on a de la difficulté à comprendre ce qui anime ces héros de l'immolation. Il se demande s'il n'est pas inconsciemment responsable du geste de son épouse, puis découvre une possible infidélité conjugale ;

mais le mystère demeure toujours complet, car il réside dans le calvaire même du peuple palestinien auquel seul peut correspondre ce geste désespéré de fierté vengeresse.

Le récit est écrit de main de maître et nous fait partager les perplexités et les angoisses du héros dans sa recherche, au terme de laquelle il trouve à son tour la mort dans un attentat contre un chef intégriste religieux. L'horreur du récit se mêle aux charmes multiples de ce territoire écartelé. Une belle et pathétique histoire d'amour.

Jean-Claude Dussault

Gilles Jobidon
L'ÂME FRÈRE
VLB, Montréal, 2005,
127 p. ; 17,95 \$

En mai 1691, en Nouvelle-France, Jean Fillio est surpris dans une grange, en pleine nuit, dans les bras de Nicolas d'Aucy, un homme marié, de dix ans son aîné. Livrés au bailli, les deux amants sont jugés et condamnés pour « avoir commis des actes d'impudicité contre nature du détestable vice sodomitique de bougrerie ». Tandis que d'Aucy, fils de seigneur, a droit à un traitement de faveur, Fillio, lui, qui a connu un dur passé, est fustigé publiquement de 20 coups de fouet, marqué au fer rouge, banni de la colonie à perpétuité et déporté « vers les Isles », à 19 ans. Un jour, la fille de Nicolas, Blanche, part pour « les isles du Vent » où Jean Fillio, dont elle est amoureuse, s'est installé comme chirurgien. Seize ans plus tard, le fils que tous deux ont conçu va à son tour rejoindre son père. Ce dernier décide alors de revenir en Amérique, mais il meurt sur le bateau du retour.

Sans être véritablement un roman historique, et sans appartenir davantage au roman d'aventures, au roman de mœurs

ou au roman d'amour, *L'âme frère* emprunte à tous ces genres en privilégiant la reconstitution des us et coutumes sociales, familiales, religieuses, judiciaires, médicales, vestimentaires, culinaires, monétaires, voire musicales, d'alors ; le tout dans une langue à la fois inventive et économe qui allie un ton volontiers poétique au vocabulaire et aux tournures lexicales de l'époque : c'est le principal mérite de ce roman peu commun que de nous restituer une période révolue en même temps que son langage. Jean Fillio « amoureux » par exemple son amant et lui exprime le « surplus de tendre » qu'il a sur les lèvres. Pancrace, le père de Jean, s'établit dans une ville du « ponant de l'ouest » et son fils met du temps « à ne plus être en haïssance de lui-même ». Ailleurs, on voit « l'appentis [d'une] maison toute en délabre à l'aboutant du marigot ». De même ne parle-t-on pas d'homosexuel ni d'homosexualité (les deux mots datent du XIX^e siècle) mais plutôt de « vice italien », de confrérie des « chevaliers de la manchette » ou « de la jaquette flottante », et, surtout, de « bougre » (homosexuel passif) et de « bougrerie » (sodomie), un thème illustré par les faits et gestes de plusieurs autres protagonistes du roman.

Signalons en outre que les données géographiques et historiques du récit sont souvent données en filigrane : il en est ainsi pour la « capitale » (Québec) de la « colonie » (la Nouvelle-France), pour la « ville la plus éloignée de la colonie », « sur une isle grande » (Montréal), dont « plus de la moitié appartient à d'autres religieux » (les Sulpiciens) et pour « l'Isle de terre ferme » (l'Amérique).

Nulle surprise de voir ce roman parmi les dix finalistes pour l'édition 2005 du Prix des cinq continents de la Francophonie.

Jean-Guy Hudon

Danièle Sallenave
LA FRAGA
Gallimard, Paris, 2005,
386 p. ; 32,95 \$

Fin XIX^e siècle, à Venise. Une femme de 29 ans, issue d'une famille pauvre et austère de Nouvelle-Angleterre, s'engage sur les chemins de la liberté. Fille de pasteur, orpheline de mère, Mary Gordon a été réduite dix ans plus tôt à se faire gouvernante, l'un des rares métiers accessibles à une fille de sa condition. Au début du roman, Mary est en devoir à Venise avec la fillette qui lui est confiée, Annabelle. À la fin du séjour, à la veille de rentrer, la gouvernante est conduite à l'hôpital pour ce qui ne s'avérera par la suite qu'un malaise. Guérie et seule, Annabelle étant partie en compagnie de sa mère, la gouvernante prend la ferme décision de couper les amarres avec

son passé, y compris avec son père et ses frères. Venise, quoique plutôt décadente, lui offre le cadre voulu pour nourrir son penchant pour les arts, notamment son aptitude au dessin, et pour échapper à la condition des femmes de son époque.

Son émancipation se fera en plusieurs étapes, au gré des personnages que le hasard et la nécessité placeront sur sa route, qui la mènera de Venise en 1893 à New York en 1939, en passant par Vienne, Nantes et Paris. Mary reconnaît devoir à chacun des amants, avec qui elle a délibérément fait un bout de chemin, une part de sa libération sexuelle. Si quelques personnages féminins l'inspirent, la plupart illustrent plutôt l'aliénation des femmes de son époque et servent de faire-valoir à celle qui a choisi contre vents et marées de se consacrer à son art, ce qui implique d'être maîtresse de son existence.

La Fraga s'avère un roman initiatique et une fresque d'époque. Sensuel, voire érotique par moments, ce roman donne par ailleurs une impression de surcharge. La surabondance de détails historiques, picturaux et architecturaux crée un effet d'étalage plutôt que d'érudition, sans compter les nombreux mots et phrases en italien non traduits dont l'écrivaine italianisante parsème son récit sans que la chose ne soit motivée. Finalement, l'emploi immodéré de parenthèses laisse croire que le temps a manqué à la romancière pour une dernière révision. Néanmoins, ce n'est pas ce qui fera ombrage à la réputation de Danièle Sallenave, écrivaine française reconnue pour la qualité de ses traductions de grands romanciers italiens, pour ses nombreux romans et essais, dont le dernier, *Dieu.com*, témoigne de sa vaste culture, de sa lucidité et de sa sensibilité.

Pierrette Boivin

Réal Ouellet
PAR AILLEURS

Un livre qui nous ramène à l'essentiel, sans tambour ni trompette.

Et nous rappelle à notre propre nature dans ce qu'elle a de fondamental.

NOUVELLES
132 pages ; 16,95 \$

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

William Boyd
LA FEMME SUR LA PLAGE AVEC UN CHIEN
Trad. de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, Paris, 2005,
197 p. ; 29,95 \$

William Boyd a réuni ici de courtes histoires inspirées par la vie quotidienne. Après deux récits attachants sur le cheminement du désir érotique, un peu à la façon de Maupassant, un troisième met en scène une femme incohérente qui raconte sa vie tumultueuse, texte où chaque paragraphe commence par le dernier mot du précédent. Suit un récit alambiqué sur un garçon asthmatique qui souffre d'arythmie cardiaque, qui trafique des analgésiques et des stéroïdes anabolisants et divague sur la relation esprit/corps. Un autre récit raconte l'histoire pathétique d'un han-

fiction

dicapé de la dernière guerre. La dernière histoire nous transporte en Russie au sein d'une famille aristocratique avec ses secrets et ses extravagances.

Tous les récits comportent des allusions au travail d'écriture et sont traversés de furtifs courants d'émotions authentiques qui leur procurent une certaine parenté malgré leur différence de ton et de style.

Jean-Claude Dussault

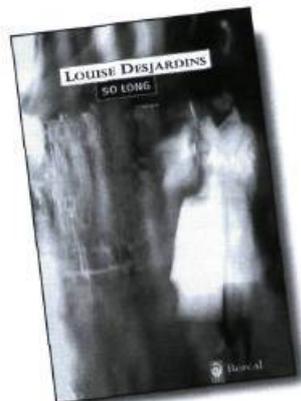
Louise Desjardins
SO LONG
Boréal, Montréal, 2005,
159 p. ; 19,95 \$

Le jour de ses 55 ans, Katie McLeod se livre à un bilan de vie. Elle repense à ses jeunes années, du temps où elle vivait en Abitibi. Entre un père colérique qui levait le coude et faisait la cour aux femmes et une mère flouée, frustrée, Katie a grandi dans un milieu familial où l'amour avait du mal à s'exprimer. Son premier mariage lui aura donné l'occasion de rompre les ponts et de venir s'établir à Montréal. Cette union, dont est née une fille, se terminera par un divorce, à la suite duquel Katie se remariera et aura une seconde fille. Ce mariage s'étant lui aussi terminé par un échec, Katie mène depuis lors une existence de célibataire déçue.

En ce jour d'anniversaire, les filles de Katie, Sandra et Claire, lui préparent une surprise-party. Elles ont invité les frères de leur mère, sa belle-sœur, ses deux anciens maris ainsi que le demi-frère et la demi-sœur de Claire. Toute sa vie Katie a désiré qu'on fête son anniversaire, mais cette réunion de revenants l'affole : fuyant la confrontation avec son passé mal assumé, elle

abandonne la réception pour aller prendre l'air. Dans la rue, elle tombe face à face avec son second ex-mari qui se rendait chez elle. Ils vont prendre un café, mais le courant ne passe plus entre eux. Katie le plante là et rentre à la maison où l'attendent ses filles désormais seules, les invités ayant fini par partir.

Toute la journée Katie a eu l'esprit ailleurs : ses pensées ont été accaparées par François Rajotte, l'amoureux virtuel qui lui écrit des courriels enflammés du Manitoba et qu'elle a promis d'aller chercher à Dorval le soir même. François parle déjà de l'épouser alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés. Le récit, qui se termine un peu rapidement, se conclut alors que les deux amants viennent de



passer la nuit ensemble. L'auteure nous laisse sur cette nouvelle relation qui commence : Katie va-t-elle faire fausse route une fois de plus ou, au contraire, se trouve-t-elle sur le point de prendre un nouveau départ ?

Louise Desjardins nous offre un beau petit roman qui se lit

d'une seule traite. Son écriture fluide, sensible et introspective s'accorde très bien avec son propos : les rapports amoureux, la famille, la filiation. En présentant une femme dans la cinquantaine en pleine crise existentielle, *So long* renvoie à des préoccupations qui touchent la société dans son ensemble.

Louise Villemaire

Marc Dugain
LA MALÉDICTION
D'EDGAR
Gallimard, Paris, 2005,
333 p. ; 32,95 \$

S'agit-il d'un roman ? La couverture l'affirme, mais il est permis d'y voir l'alibi habituel. L'œuvre dite de fiction comporte de moindres risques au chapitre des poursuites et des dénégations. Tortueuse à souhait, l'entrée en matière accentue l'équivoque : ni la vendeuse du manuscrit ni son acheteur ne garantissent l'authenticité du document. Ainsi fragilisés et éloignés de la mêlée, les « souvenirs attribués à Clyde Tolson » peuvent être de la plume de l'adjoint et amant d'Edgar Hoover ou l'œuvre d'un faussaire. Quant à l'auteur, Marc Dugain, il se refuse à départager invention et recherche historique. Pourquoi ne serait-il pas ce faussaire ?

Malgré ce brouillard épaissi par des calculs qu'aurait appréciés l'inamovible patron du FBI, le récit est savoureux. Il témoigne du rôle énorme et excessif assumé par Hoover pendant les décennies de sa gouvernance. Par ses soins, les États-Unis se sont dressés contre un risque communiste poreux. « Ne pas définir de limite était pour nous le seul moyen de faire entrer qui nous souhaitions dans ce spectre moralisateur et de marginaliser les récalcitrants. Le communisme, c'était tout ce qui ne respectait pas la croyance en un Dieu unique et blanc veillant

Vous tenez en main le Robert ou le Larousse du sexe... → Playboy Fantasmies

LE DICTIONNAIRE ÉROTIQUE

RICHARD RAMSAY

Adage

« Si l'amour était une faute, Dieu ne l'aurait pas fait si tentant. »
Antonin ARTAUD

« L'amour ? je le fais souvent, mais je n'en parle jamais. »
Marcel PROUST

« Plus l'amour est nu, moins il a froid. »
John OWENS

432 p. • 35 \$ • isbn 2-921956-05-5

www.adage-edition.com
Diffusion Raffin

UNE ÉDITION EXCEPTIONNELLE
2600 MOTS ET EXPRESSIONS « POUR LE FAIRE » ET,
« POUR METTRE EN APPÉTIT », 4000 CITATIONS ÉROTIQUES
DE 500 AUTEURS DE LITTÉRATURE CLASSIQUE ET MODERNE,
PLUS 225 ILLUSTRATIONS DU « PLUS VIEUX JEU DU MONDE ».

sur un État garant de la libre entreprise... » Le bouquin affirme, par contre, l'existence d'un pacte de coexistence pacifique entre le crime organisé et le FBI de Hoover : chacun des deux en savait trop long sur l'adversaire pour que s'engage une lutte à finir. La réalité ressembla passablement à ce que Dugain présente comme un « documentaire fiction ». À ceci près que l'orientation globale du récit enlève au clan Kennedy tout droit à la moindre sympathie, mais ne corrobore qu'en partie le titre qu'Anthony Summers a donné à sa propre biographie d'Edgar Hoover : *Le plus grand salaud d'Amérique*. On s'étonnera d'ailleurs que les attaques massives de James Ellroy contre l'ensemble de ces personnages ne soient même pas mentionnées dans la bibliographie. Comme le lecteur n'est jamais certain de la nature de ce qu'il lit, mieux vaut apprécier le côté pétillant du récit vivant que de poser des questions sans avenir. Plus de vie, toutefois, que de style. À preuve, des phases comme celle-ci : « Edgar fut surpris de recevoir une lettre d'un boxeur à la retraite, Gene Tunney, qu'Edgar était venu admirer détruire son adversaire ».

Laurent Laplante

Irène Némirovsky
LES BIENS DE CE MONDE
Albin Michel, Paris, 2005,
318 p. ; 32,95 \$

Le destin tragique d'Irène Némirovsky ne cesse d'étonner. Née à Kiev en 1903 d'une riche famille juive et morte à Auschwitz en 1942, l'écrivaine franco-russe obtient le Renaudot 2004. À titre posthume, bien sûr.

La fille de l'auteure, Denise Epstein, extirpe en effet d'une malle ayant appartenu à sa mère un manuscrit inachevé, la *Suite française*, qu'elle fait publier. Succès et reconnaissance à la

Critique sociale

Après avoir lu en 2004 *Le dégoût* d'Horacio Castellanos Moya, auquel succédait *La mort d'Olga Maria* (que je lirai), j'étais demeurée perplexe : l'auteur fait preuve d'un incontestable talent de pasticheur, mais sait-il au moins inventer une voix qui lui soit propre ? Le narrateur du *Dégoût* se prenait en effet pour l'écrivain autrichien Thomas Bernhard dont il mimait jusqu'à la rage.

En fait, le talent d'Horacio Castellanos Moya réside dans une capacité peu commune de s'imprégner d'un langage, d'un univers, en particulier celui de la violence et de la corruption. Dans *L'homme en arme*, la réussite est totale. Avec Juan Alberto Garcia – Robocop pour les intimes –, l'écrivain nous invite à pénétrer dans le « merveilleux » monde de la guerre civile. En 1991, le personnage-narrateur, sergent d'un escadron de la mort au Salvador, est démobilisé après les accords de paix. Mais le problème, c'est qu'il aimait cet emploi, il s'y sentait utile. Quand on lui propose de se joindre à une armée secrète, il revit. Le coup foire, tant pis ; un groupe rival l'engage. Tant et si bien qu'au fil des événements qui passent de mal en pis, il finit par se mettre au service d'une cause à laquelle il n'adhère pas. Le plus fantastique

dans toute cette histoire, c'est qu'il s'en sort sans une seule égratignure psychologique. Et le plus malheureux, c'est qu'on y croit. Il tue une femme devant ses enfants, se cure les ongles tachés du sang d'une victime, assassine sa maîtresse après lui avoir fait l'amour, et cela, comme n'importe quel acte de violence, s'inscrit dans la succession des jours et des nuits aux côtés des banalités quotidiennes. Sa famille le rejette... et l'on est presque désolé pour lui. C'est un homme, en somme, pris dans la tourmente des événements historiques, peu sentimental, mais pas trop stupide puisqu'il sait demeurer vivant. Un travail de maître de la critique sociale peut demeurer littéraire et susciter chez le lecteur des sentiments on ne peut plus contradictoires.

Judy Quinn

Horacio Castellanos Moya
L'HOMME EN ARME
Trad. de l'espagnol par Robert Amutio
Les Allusifs, Montréal, 2005, 123 p. ; 16,95 \$

clé. Consacrer un disparu est une première dans ce monde prestigieux, décision qui sera par ailleurs abondamment contestée.

Irène Némirovsky n'était pourtant pas une inconnue lorsque sa brève carrière a été brisée. De 1926 à sa mort, elle avait publié une douzaine de romans. À partir de 1946, sept romans posthumes ont suivi.

À mi-chemin entre l'ingénuité de la comtesse de Ségur et l'intelligence amère d'Yves Navarre, Goncourt 1980, *Les biens de ce monde* aborde la France provinciale et pudique de l'époque. « Elle se tenait debout dans la rue [...], tête nue. C'était de la dernière inconvenance de se montrer ainsi, sans chapeau ni manteau. »

Du début du XX^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre, ce chassé-croisé de familles bourgeoises amuse et intéresse parfois mais lasse souvent. « Ces dames [...] avançaient avec peine [...] mais, naturellement, l'idée de se déchausser ne leur serait pas plus venue que celle d'ôter leurs corsets. » Irène Némirovsky écrit bien mais ne réussit guère ici à se démarquer de ses nombreux compétiteurs.

Le roman se termine sur une note d'espoir, tristement ironique quand on sait la fin du couple Némirovsky-Epstein. « Il lui semblait qu'elle avait fait sa moisson [...], que tous les biens de ce monde avaient été engrangés par elle [...]. Ils achèveraient leur vie ensemble. »

Sympathique mais vieillot, le roman semble découpé pour en tirer rapidement un scénario de film. L'habitude, peut-être ? Il est vrai que certains romans d'Irène Némirovsky ont été portés à l'écran, *David Golder* en 1929 et *Le bal* l'année suivante – qui révéla la grande actrice Danielle Darrieux.

Michèle Bernard

Naim Kattan
JE REGARDE LES FEMMES
Hurtubise HMH, Montréal,
2005, 350 p. ; 34,95 \$

Trente-trois nouvelles consacrées au couple, et autant de scénarios qui témoignent de sa fragilité. Des couples qui se font et se



fiction

défont, sans grand débordement d'émotions. Dans quelques cas, c'est la mort de l'un qui y met fin, comme dans « L'enterrement ». Le soir de l'enterrement de sa femme, Edmond suit sa routine habituelle. « Sauf qu'Armande était absente. Il allait pouvoir tousser et ronfler à son aise. » Le nouvelliste saisit la plupart de ses personnages au mitan de leur vie et visite des bribes de leur passé. Ils ont quitté un conjoint ou ont eux-mêmes été abandonnés, plus d'une fois. Ils sont à la recherche d'une nouvelle relation, viennent d'en entamer une, ou choisissent, comme Edmond, le confort de ne pas avoir à composer avec quelqu'un d'autre. Le désir d'enfant s'est rarement manifesté dans ces couples et, quand il y a enfants, ils sont maintenant grands et ont fui leur famille le plus loin possible en ne maintenant qu'un contact ténu, un téléphone pour annoncer une naissance, un décès, une carte de Noël, et encore ! Ce n'est pas que l'on se dispute chez ces comptables, ingénieurs, avocats, représentants de commerce, etc., certes non ! On se parle, pour le nécessaire, ou l'on fuit. Quelques rares personnages échappent à l'indifférence ou au désamour, comme Rémi, dans « Italiens et Amérindiens », qui « allait lui dire qu'il s'apercevait que le temps de la passion parvenait à son terme et qu'il était heureux que Claudia fût toujours là. Était-ce finalement la naissance de l'amour ? Il découvrirait un jour les mots pour le dire ».

En dépit du caractère grave du thème, le ton des nouvelles demeure léger. Ironie (« Tous des obsédés »), sensualité et humour (« Je regarde les femmes » et « Mon physique ») traversent

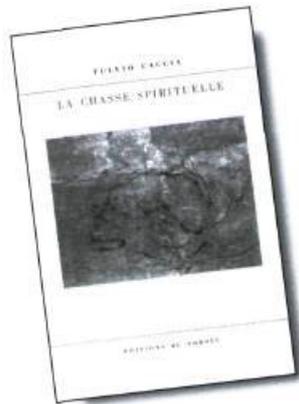
le recueil. Fin observateur, Naïm Kattan multiplie les angles de vision, cerne des situations et caractérise ses personnages par petites touches, en restant toujours à distance, créant ainsi un effet de détachement, de désinvolture même. Il laisse au lecteur le loisir d'interpréter, quoique son épigraphe au début du recueil propose une orientation. Mais la citation en exergue, tirée de l'Ancien Testament (Livre de Ruth, 3,14) garde une part de mystère.

L'écrivain originaire de Bagdad a reçu le prix Athanase-David, Prix du Québec 2004, pour l'ensemble de son œuvre. *Je regarde les femmes* qui vient s'y ajouter illustre bien la qualité d'écriture de Naïm Kattan.

Pierrette Boivin

Jasper Fforde
DÉLIVREZ-MOI !
Trad. de l'anglais
par Roxane Azimi
Fleuve noir, Paris, 2005,
412 p. ; 34,95 \$

À l'aulne de nos lectures récentes, rien n'est paru de plus délicieux, de plus inventif et de plus délirant que *Délivrez-moi !*, de l'Anglais Jasper Fforde. Ni ouvrage d'anticipation, ni thriller au sens classique, ce roman est impossible à résumer. Disons que l'action se déroule dans les années 80, dans une Angleterre sillonnée par les mammoths, en guerre depuis 150 ans avec la Crimée, où les personnages voyagent dans le temps, où les « Neandertals » conduisent des voitures de métro et où les crimes littéraires font de tels ravages qu'on a dû créer une brigade spéciale d'intervention. Perdu ? Patience, nous n'en sommes qu'au décor.



Formant un tout en lui-même, *Délivrez-moi !* est le prolongement du précédent roman de Jasper Fforde, *L'affaire Jane Eyre*. Dans ce dernier, le triste roman d'amour de Charlotte Brontë se trouve privé de son héroïne, kidnappée par un dangereux criminel venu du monde réel, le terrible Acheron Hadès. C'est la panique chez les fans. Plus habituée à débusquer les contrefaçons et les erreurs typographiques qu'à traquer les

tueurs, la détective littéraire Thursday Next réussira, après bien des aventures, à ramener la douce Jane entre les pages de « son » roman et du même coup à trafiquer la fin pour la rendre plus « hollywoodienne ».

Dans *Délivrez-moi !*, Thursday Next doit s'introduire à nouveau dans une œuvre littéraire, en l'occurrence « Le corbeau » d'Edgard Allen Poe, pour libérer un homme qu'elle y a enchaîné lors de sa précédente enquête afin de ressusciter son mari « éradiqué » par une grosse multinationale américaine. Aidée de son père mort – ce qui ne l'empêche pas de rendre visite quotidiennement à sa veuve – et qui voyage librement dans le temps, du chat du Cheshire venu d'*Alice au pays des merveilles* et d'une Miss Havisham pétaradante tout droit sortie des *Grandes espérances* de Charles Dickens, notre détective doit, de surcroît, sauver le monde de sa disparition.

Inclassable, mais parfaitement cohérent malgré le foisonnement de rebondissements abracadabrants, *Délivrez-moi !* est un roman unique en son genre, intelligent, spirituel et pétillant. On en redemande encore et encore.

Yvon Poulin

Vania Jimenez
LE SILENCE
DE MOZART
Québec Amérique, Montréal,
2005,
377 p. ; 24,95 \$

Une histoire d'orphelinat des années 1930 et 1940, mais au-delà des récits d'horreur qui semblent être les seuls souvenirs qu'on veuille en garder aujourd'hui. L'auteure, Vania Jimenez, ne cherche à disculper personne ; elle se donne simplement le droit de parler de la vie à l'orphelinat d'Huberdeau (dans les Hautes-Laurentides)

sans insister sur les scandales. Ceux-ci ne sont jamais très loin, toutefois, comme le déplore le vieux frère Laurier, qui, se rappelant les paroles de « Souvenir d'un vieillard » (« Dernier amour de ma jeunesse / Venez à moi, petits enfants / Je veux de vous une caresse / Pour oublier mes cheveux blancs... »), commente aussitôt : « Attention ! Si jamais je fredonne les paroles de cette chanson, je suis suspect, et je passerais pour un maudit cochon si on m'entendait ! Pourtant, qu'elle est belle, cette chanson ! »

Voilà donc la toile de fond sur laquelle se déroulera une histoire émouvante s'étendant sur quatre générations et racontée par tableaux représentant des sauts dans le temps en avant et en arrière. Lorsque sa femme meurt, dans les années 1930, Mozart Ménard, handicapé, doit confier ses deux enfants à l'orphelinat. Par ailleurs, à notre époque, Michel Adler, pianiste,

se fait plaquer par sa femme médecin qui n'en peut plus de son mari impuissant et constamment tourmenté. Entre les deux, une cassure : Michel Adler est le petit-fils de Mozart Ménard, mais il n'en sait rien car son père, fils cadet de Mozart, a changé de nom pour devenir Luis Adler après avoir été adopté vers la fin de l'adolescence. Tout ce que sait Michel de son père, c'est qu'« il chantait... » Il ne sait même pas qu'il avait été élevé dans un orphelinat. Au fil du récit, grâce à un ou deux hasards et à la mémoire de deux vieux frères de la Miséricorde qui s'occupent de ce qui est devenu la base de plein air du lac Sargent où il va reconduire son petit garçon de six ans, Michel Adler réussira à recoller les morceaux de son passé, ne sachant même pas au début que c'est ce dont il a besoin depuis toujours.

Vania Jimenez nous sert ici

un récit prenant qui ferait certainement un bon film ou une bonne série télévisée. En attendant, on lira son roman d'une traite et on se laissera toucher par la profondeur de son histoire et de ses personnages.

François Lavallée

Fulvio Caccia
LA CHASSE SPIRITUELLE
Le Noroît, Montréal 2005,
43 p. ; 15,95 \$

La chasse spirituelle est un long poème en trois volets. Une histoire d'amour difficile à naître, difficile à maintenir et difficile à quitter. Le texte est très beau, rempli d'évocations de couleurs ensoleillées, d'odeurs de désert et de ruines légendaires. Derrière la beauté formelle du texte évocateur se dégage le mystère d'un affrontement amoureux.

Sobriété, pureté de la forme, transparence cristalline du vocabulaire, telles sont les qualités de cette poésie qui revendique l'héritage de Rimbaud.

Jean-Claude Dussault

Pierrette Fleutiaux
LES AMANTS IMPARFAITS
Actes Sud, Arles/Leméac,
Montréal, 2005, 311 p. ; 29,95 \$

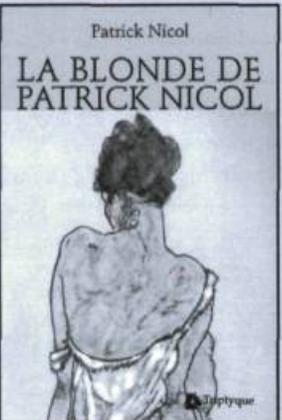
En début d'année scolaire, Raphaël, neuf ans, fait la connaissance d'un couple bien étonnant, Camille et Léo, six ans. Enfants de diplomate, les jumeaux Van Broecker-Desfontaines ne sont jamais que de passage. Hébergés cette année-là chez leurs grands-parents, ils noueront avec Raphaël une amitié stimulante mais exigeante. Troublé par ces gamins mystérieux, Raphaël se laissera entraîner bien au-delà de ce que son imagination peut concevoir.



Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2005

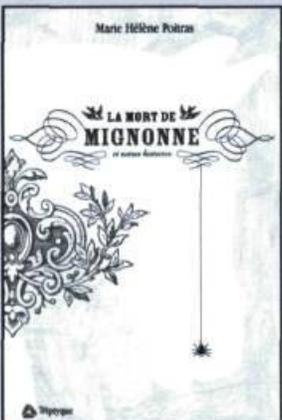
www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



PATRICK NICOL
La blonde de Patrick Nicol
roman, 93 p., 18 \$

Derrière les aventures réelles et inventées, derrière les fantasmes et les questionnements de cet homme triste et prétentieux, comique et mesquin, se dessine une absente : la blonde de Patrick Nicol. Pendant que le travail l'absorbait et que s'écoulaient les années, alors même qu'il voulait être aimé, Patrick Nicol a négligé celle qui vivait à ses côtés.

Un rappel de l'ingratitude, un témoignage sur la maladie du travail, sur l'âge et l'endormissement...



MARIE-HÉLÈNE POITRAS
La mort de Mignonne
et autres histoires
récits, 169 p., 19 \$

Après *Soudain le Minotaure* (Prix Anne-Hébert 2003), Marie-Hélène Poitras livre douze histoires mettant en scène des personnages hypersensibles au bord de la désillusion, tous à la recherche d'une sorte de grâce, que seuls les plus chanceux atteignent. Bestiaire sombre, gonflé d'une énergie proche de celle de l'adolescence, *La mort de Mignonne* et autres histoires trouve son équilibre entre brutalité et candeur, fébrilité et fatalité.



ALEXANDRE LAFERRIÈRE
Pour une croûte
roman, 120 p., 19 \$

Il y a Paquin, grand paresseux puis Jérémy, laissé pour compte qui croit innocemment à l'amour par correspondance. Deux Québécois exempts d'éducation qui se retrouvent en Hongrie et tentent, de boires en déboires, de survivre à la plus noire des misères.

Dans ce portrait frais peint de vaincus d'avance, Laferrrière offre une tragédie colorée. On s'assoit sagement pour goûter à l'oralité et au lyrisme pétillants de l'écriture, s'offrant ainsi une place de choix au théâtre des incapables.



SOPHIE LEPAGE
Lèche-vitrine
roman, 147 p., 19 \$

Lorsque Marie déniche un trésor, comme une veste bleue ou un inconnu aux cheveux bouclés, elle en rêve longtemps. Philippe, lui, est un consommateur avisé qui ne prend rien à la légère, surtout pas sa vie amoureuse. Andy devient l'amant de Marie le jour où, lassée d'attendre la voiture de ses rêves, elle opte pour une Lada d'occasion. Chassé-croisé amoureux ayant pour toile de fond la consommation, *Lèche-vitrine* scrute le quotidien de jeunes Montréalais en quête de relations... et d'acquisitions.

fiction

Dans une atmosphère à la fois envoûtante et inquiétante, le très beau roman de Pierrette Fleutiaux raconte l'histoire de ce trio d'enfants qui partent à l'aventure vers les frontières, toujours un peu floues, de la moralité, voyage singulier qui se poursuivra à l'adolescence puis au début de l'âge adulte.

Un malaise s'installe dès les premières pages, malaise qui persiste jusqu'à la fin du livre puisque Raphaël nous raconte à rebours l'histoire de sa déroute, soit depuis sa rencontre avec les jumeaux. « Ces deux-là cultivent l'art de vous égarer, j'ai mis un certain temps à le comprendre. [...] Ils voulaient que je sois le scribe de leur vie, à défaut d'être leur jumeau. Nous coucher tous les trois dans leur beau cahier à papier parchemin, encordonnés par nos mots de gamins. Je suppose que je le voulais aussi. » Gémellité, expériences fusionnelles, tentations inconscientes donneront lieu, chez ces enfants qui n'ont pas encore un sens de la réalité affermi, à des comportements narcissiques dont l'aboutissement, à l'adolescence, aura des conséquences dramatiques.

Interpellant tour à tour son psychologue et Natacha, une jeune écrivaine entrevue au Mali, Raphaël, début vingtaine, tente d'exorciser un passé encore récent tout en consolidant une vocation naissante d'écrivain. En tentant de rattacher les fils cassés de sa vie, il revisite son enfance puis son adolescence afin d'expliquer à ses juges ce qui s'est réellement passé en un jour fatidique dans le studio des jumeaux. *Les amants imparfaits* raconte l'histoire bouleversante d'une amitié absolue.

Sylvie Trottier

Gérald Galarneau
MOTEL RIVIERA
JCL, Chicoutimi, 2005,
260 p. ; 17,95 \$

Par un soir brumeux et pluvieux d'automne, et contre toute attente, la vie de Pierre Vaugeois bascule : le voilà cocu ! Après une brève filature, il en a désormais la certitude... c'est bien la Ford Tempo blanche de sa femme qui se trouve au Motel Riviera ! Sa femme... avec un autre homme ! Inimaginable pour cet affreux macho aux certitudes inébranlables, inquiet, habitué du bar L'Érotica. Sa femme Josée, dont il venait pour ainsi dire de découvrir l'existence, aurait dû se trouver à la maison. Mais bien sûr, comme



il ne l'avait pas prévenue, elle ne l'attendait que le lendemain.

De fil en aiguille, le doute fait d'abord place à la stupéfaction qui se transforme rapidement en fureur dans le cœur de Pierre Vaugeois – si tant est qu'il en eût un ! « Ça lui prit d'un coup, le goût de vomir, l'impression de

perdre pied, de voir s'ouvrir le plancher sous soi. La haine, ensuite. Pierre Vaugeois venait de passer de l'autre côté du miroir, celui où il voulait commettre un acte vraiment déraisonnable. » Pour assouvir sa vengeance, Vaugeois, dans un moment de rage folle, commet l'irréparable. Si ce n'était de la perspicacité et du zèle d'une jeune policière de la ville de Belœil, Katia Moreau, et des bourdes que commet l'infâme mari, Pierre Vaugeois aurait peut-être pu s'en tirer. Voilà, la table est mise !

Le thriller de Gérald Galarneau est habilement mené, tous les ingrédients y sont : un criminel à l'esprit tordu franchement antipathique, une jeune policière diligente aux idéaux élevés, une atmosphère trouble et tendue, des personnages en détresse... Un livre qui ne tient pas vraiment la route si on le compare avec les grands du genre mais, somme toute, un thriller québécois qui se distingue nettement des autres que j'ai lus jusqu'à maintenant. Un début prometteur.

Sylvie Trottier

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2005

MARIE-HÉLÈNE POITRAS
La mort de Mignonne
et autres histoires
récits, 169 p., 19 \$

Après *Soudain le Minotaure* (Prix Anne-Hébert 2003), Marie-Hélène Poitras livre douze histoires mettant en scène des personnages hypersensibles au bord de la désillusion, tous à la recherche d'une sorte de grâce, que seuls les plus chanceux atteignent. Bestiaire sombre, gonflé d'une énergie proche de celle de l'adolescence, *La mort de Mignonne et autres histoires* trouve son équilibre entre brutalité et candeur, fébrilité et fatalité.

ALEXANDRE LAFERRIÈRE
Pour une croûte
roman, 120 p., 19 \$

Il y a Paquin, grand paresseux puis Jérémie, laissé pour compte qui croit innocemment à l'amour par correspondance. Deux Québécois exempts d'éducation qui se retrouvent en Hongrie et tentent, de boires en déboires, de survivre à la plus noire des misères. Dans ce portrait frais peint de vaincus d'avance, Laferrière offre une tragédie colorée. On s'assoit sagement pour goûter à l'oralité et au lyrisme pétillants de l'écriture, s'offrant ainsi une place de choix au théâtre des incapables.

Frankétienne
ANTHOLOGIE SECRÈTE
Mémoires d'encrier,
Montréal, 2005, 172 p. ; 20 \$

Dans son séminaire consacré à Joyce, Lacan en venait à se demander si l'écrivain irlandais n'était pas à partir d'un certain moment – avec sa manie du *Finnegans Wake* – devenu fou. La question méritait effectivement d'être posée au sens où il est possible que se croire le Rédempteur ait quelque chose à voir avec l'interrogation sur le Père.

Or, sur quoi s'ouvre tout justement cette magnifique anthologie de Frankétienne, écrivain haïtien (faux-)blanc, ponctuée par les photographies fort bienvenues de Rodney

Satin-Éloi ? Sur ceci : « Dieu m'a choisi / Je suis l'élu ! / La voyance / pour traverser / le cycle / de la béance ténébreuse. / La Parole. / Et puis RIEN ». Entre l'élection et la voyance, le vertige de la femme-lune dessinée pointant l'autre côté du miroir, là d'où surgit le trou du réel (« [...] je jongle avec mes trous », écrit-il d'ailleurs). Et quelques pages plus loin, cela, *qui n'est pas rien* : « Ainsi je deviens moi-même Dieu en partie et en totalité. 1 + 1 = INFINI / Alors je marche contre la Mort et j'efface le Néant ». Geste absolu, oui, magistral à la division du sujet, c'est-à-dire, en somme à la vie bravant la mort ravageant Haïti – *abattoir* est-il clairement dit – depuis sa « libération ».

Que l'on m'entende bien, et j'y tiens : ma question au sujet de celui qui publia en 1975 le premier roman moderne écrit en créole, à savoir *Dezafi*, et qui demande aujourd'hui que soient traduites dans sa langue les grandes œuvres de la culture, tient à ce qu'il débrouille en tant que sujet de la catastrophe de son pays. L'homme est-il mégalomane, qui se prétend le « plus grand CRÉATEUR que HAÏTI ait jamais donné » ? Oui, et il l'admet. Mais comment faire pour ne pas pointer cette hauteur lorsque, « bouche hurlante », éclate en nous « la voix du tiers-monde écartelé » ? Bien sûr, cette anarchie s'avère beaucoup moins polie langagièrement que celle des chantes de la créolité.

Si écrire est pour Frankétienne une catharsis – lui qui apprend par cœur dans son enfance le *Petit Larousse* ! –, c'est parce que cet homme sait qu'il écrit pour des oreilles sourdes. Le secret de cette anthologie prend naissance, pour cet écrivain bâtard, dans cette phrase de Sœur Félicienne : « Comment t'appelles-tu, petit ? », prononcée dans l'école de Blancs, constitue la scène mythique, discriminatoire, donnant lieu à

Érotique

Ange Bastiani (que de signifiants laisse résonner ce nom) est le pseudonyme de Victor-Marie Le Page. À entendre ses autres dénominations, on croit rêver : Maurice Raphaël, Ange Gabrielli, Victor Saint-Victor. Il y a là bien du céleste, les saints lorgnant du Très Haut les effluves de la chair.

Une courte présentation par Jean-Jacques Pauvert nous met au diapason – car il s'agit, non pas simplement, pour le narrateur à l'odorat fort développé de ce roman, de voir l'anus de la femme, mais bien de l'entendre au plus près... Et de multiplier les figures... Parce que dans « l'outre-vue », cet anus aux échos bataillien devient jusque dans l'orage soleil et chapelle, « œil écarquillé, fixe, envoûtant, dardant son regard de cyclope ». Or dans l'obsène, on est toujours plus de deux, les « nœuds de membres » ne se formant qu'à ce prix.

Le narrateur fait d'abord la connaissance de Clio lors des noces d'argent de Maître Trouduc. S'engage un ballet de paroles et de silences, d'invites discrètes ouvrant sur des nuits florides. C'est au cours de l'une d'elles qu'ils rencontrent quatre hommes dont l'un d'eux, Donatien, un jeune voyou au nom prédestiné, offre sa sœur au « couple ». Nelly, une jeune pute cruelle du « petit Chicago », un dédale de ruelles entre le port de Toulon et ses artères commerciales, fait plonger la bourgeoise dans la pure abjection. Du luxe

bourgeois au kitsch de parc d'amusement, on descend moins que l'on ne monte, tendresse et violence ordurières, jouissance et prière finissant par se confondre. Clio la snob et Nelly la pute vont se rejoindre dans le mal à l'heure où celle-ci, accompagnée de ses acolytes – dont le narrateur –, se vengera de Lucile, une belle blonde prude et protestante de l'Armée du Salut. Elle aussi, bien malgré elle, puis trouvant rapidement en elle les ressources de la dépravation (elle a été vertement abusée dans sa tendre enfance), se vautrera dans la lie la plus éclatante.

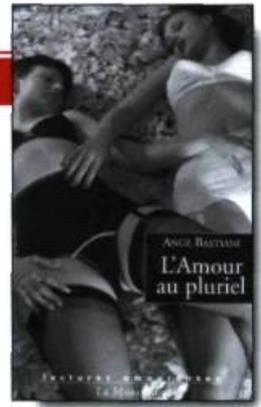
Ange Bastiani, c'est une langue, un style, une voix. Qu'on juge de la générosité du vocabulaire lorsque le narrateur fantasme le pubis de Clio : « Je le voyais blason, chevelure de chanvre, amas de copeaux de hêtre ou de cuivre, flamboyant triangle isocèle, auréole, feuillage automnal, poignée de frisons ». Et bien sûr, comme il se doit, du rêve à la réalité, la distance restera incommensurable.

Michel Peterson

Ange Bastiani

L'AMOUR AU PLURIEL

La Musardine, Paris, 2005, 252 p. ; 16,95 \$



une geste créatrice faisant dans la matière elle-même le lieu de la question du nom hurlé dans des coulées de lave spiralée.

Michel Peterson

Philippe Besson
UN INSTANT D'ABANDON
Julliard, Paris, 2005,
211 p. ; 29,95 \$

Philippe Besson gagne-t-il à tous les coups ? Chaque automne, à la rentrée des grands prix littéraires, il sort un nouveau livre et il reçoit un nouveau prix. En rafale, depuis six ans. À l'heure de mettre sous presse, son sixième roman, *Un instant*

d'abandon, est en sélection pour le Médicis 2005.

L'abandon, titre et thème en porte-à-faux avec un roman dédié « à la mémoire de ceux qui sont passés par-dessus bord ». Nos morts, nos absents. Avec de courts paragraphes en coup de poing, l'auteur va droit au but, sans détour. Il manie sobrement les mots et les phrases.

Philippe Besson ne fait pas dans la dentelle. Réalistes, les personnages n'ont guère de complaisance. « Savez-vous ce que c'est, ce sentiment de la solitude au sein d'un couple ? » Des constats durs. « Tout ça, ça n'est qu'une histoire de lâcheté,

une histoire aussi vieille que le monde. »

Accusé d'avoir tué un enfant, son enfant, Thomas Sheppard est de retour dans son petit village après cinq années de prison. « Dans ce pays dont les ciels sont voilés, dont les aubes sont mouillées, dont les matins sont froids. » Un décor qui s'harmonise à sa descente aux enfers. « En prison, on ne supporte pas les gens qui se sont attaqués aux enfants. On les méprise. »

En quatre chapitres et autant de personnages, on côtoie – mais sans vraiment y toucher – l'âme torturée de Sheppard, antihéros vivant dans la grisaille

fiction

de la Cornouailles. « Je transporte un cadavre. J'ai ça avec moi, un cadavre. Pour toujours. » Les sous-titres des chapitres déclinent le menu : « Le pécheur », « La faute », « Le châtement », « Le salut ».

Un récit bref qui mène de la transgression à la rédemption par l'amour. L'attente récompensée est-elle un facile point de chute d'un conte triste ? Peut-être. « Il n'avait rien dit, rien promis, pas fixé de rendez-vous mais j'étais persuadé qu'il finirait par venir. » « Il est arrivé par le train [...]. Il savait [...] qu'il était arrivé, que c'était la fin du voyage. »

Michèle Bernard

Bret Easton Ellis

LUNAR PARK

Trad. de l'américain

par Pierre Guglielmina

Robert Laffont, Paris, 2005,

384 p. ; 34,95 \$

Délire ou réalité ? D'une façon ou de l'autre, il s'agit d'une descente aux enfers. Bret Easton Ellis n'éclaire aucunement le débat en se portant garant de l'authenticité du récit : « En dépit de l'horreur que semblent revêtir les événements décrits ici, il y a une chose dont vous devez vous souvenir pendant que vous tenez ce livre entre vos mains : tout a réellement eu lieu, chaque mot est vrai ». Accommodons-nous de l'hypothèse mitoyenne : Ellis décrit ce qu'il estime sincèrement avoir vécu, mais un fossé sépare (peut-être) ses perceptions de la réalité. D'ailleurs, il n'a que lui à blâmer si son lecteur impute aux drogues hallucinogènes, médicaments et alcools en tous genres qu'il ingurgite quotidiennement quelques-unes des

visions rapportées « sincèrement » par l'auteur.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, on s'incline devant les dons de conteur d'Ellis. Il est nombriliste, mégalomane, menteur, manipulateur, mais il envoûte. Il use de tous les trucs, y compris les plus éculés, parsème le récit de noms réels dont les porteurs auraient peut-être préféré qu'ils soient passés sous silence, se donne le rôle d'un égoïste impénitent et laisse à Jayne celui de l'épouse conciliante et amoureuse, mais tout cela est puissant, rythmé, impétueux. Malgré le désordre des confidences, l'intérêt se concentre graduellement sur les relations père-fils. Relations réparties sur plusieurs générations. Car Ellis, en amont, ne sait que faire du souvenir de son père décédé ; il ne réussit pas mieux, en aval, à établir le contact avec son propre fils. Sur les deux fronts, Ellis subit et livre des assauts épuisants, sans qu'on puisse départager remords et fantastique, dérapages psychanalytiques et phénomènes paranormaux. Qu'il faille une fumigation et un exorcisme pour libérer la résidence des démons, des fantômes, des esprits et des rancunes qui la hantent, cela ne convaincra pas tout le monde. Cependant, la souffrance qui imprègne le rappel de ce combat touche au plus profond.

Laurent Laplante

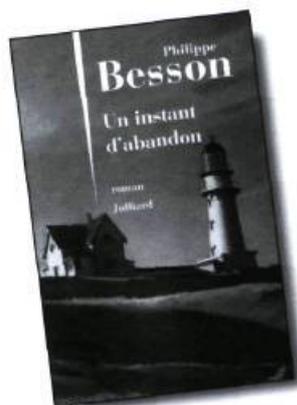
Georges Sédir

22 CARTES D'ASIE

Almora, Paris, 2005,

120 p. ; 22,95 \$

Vite !, ouvrir la première carte, comme si j'allais découvrir quelques-uns des secrets que ne nous livre quasiment jamais



visible s'éveillent, mais jamais dans une harmonie fantasmée. Ainsi que le rappelle la dernière carte – « Au-delà de l'Asie »... –, le mot *Asiah*, dit la Qabbale, désigne un aspect de l'être et un monde qui, même révélé, n'en recèle pas moins des multitudes de contradictions.

Il y a donc la « compassion indifférenciée et silencieuse », entraînant dans son sillage une autre approche de la vie, de la mort, de la loi, de la femme et du serpent. Si l'ampleur du savoir qu'elle nous a légué est incommensurable – religions, philosophies, imprimerie, grammaire, chiffres, échecs, boussole, etc., etc. –, elle aura toujours su demeurer acentree, comme le Temple de l'Aurore. Impermanence, passage, impressions fugaces et pourtant, monuments prestigieux. Et en cette époque où « les Chefs grands et petits ont des cervelles d'oisillons, mais la main lourde », nous ne sommes peut-être pas en mesure d'entendre la vacuité derrière les idoles du capital. À preuve, la peur et la terreur qui nous saisissent à nouveau devant le réveil d'une Chine adorant maintenant elle aussi le Veau d'or. C'est que « le péril blanc gît en chacun de nous ». Mais plutôt que de conspuer les uns et les autres, l'homme qui accueille le mystère, et donc la femme de la nuit, parle avec la sagesse de Victor Segalen et de Georges Gurdjieff.

C'est dire à quel point Georges Sédir sait dire ce qu'il en est de l'Est. Des espions et des paysages, des éléments et des désirs, Katmandou, Singapour, Mandalay, Vietnam, Sri Lanka, toutes ces merveilles écrites très très légèrement pour s'évaporer sitôt quittée la lecture se conjuguent au croisement du sensuel et du spirituel. Une perle de vers qui se livre à nous pour murmurer que même les arbres voyagent.

Michel Peterson

le tarot : « L'Asie est petite. Le temps l'a rétrécie ». Voilà : le ton et le grain de Georges Sédir sont donnés. Les diplomates-écrivains partagent une sorte de décalage par rapport au monde, souvent soutenu par une élégance du style et une densité existentielle du tracé, ce qui confère à leurs récits une puissance d'évocation touchant le cœur même des humains, ceux qui ont décidé de l'être. Georges Sédir, le très grand traducteur de littérature polonaise (de Bruno Schultz, Witold Gombrowicz et Czeslaw Milosz), l'écrivain-poète des ombres et des rêves, attentif aux reflets de l'étendue, nous fait délicatement traverser les Asie, continent du Tao et du Bouddha, de Shiva et de Kakutaro Kubo. Au décours de cet ensemble non-ensemble de contrées, tant et tant de modalités de la perception et de l'in-